

Mathieu Lindon

Ce qu'aimer veut dire

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

LES LARMES AUX YEUX

En cherchant un livre, je tombe sur un autre – à quel lecteur, quel auteur n'est-ce jamais arrivé?

Pour vérifier un accord, je veux mettre la main sur une grammaire et je trouve un recueil de textes en anglais de Willa Cather acheté il y a des siècles dans une librairie new-yorkaise et que je n'ai jamais ouvert. J'adore les romans et nouvelles de cette Américaine qui me mettent les larmes aux yeux par la douceur et la générosité avec lesquelles ils racontent la sobre brutalité de l'affrontement avec la vie. Mais ce recueil destiné aux plus de quarante ans n'est pas de la fiction. Il y a un texte sur *Joseph et ses frères* de Thomas Mann, un autre sur Katherine Mansfield, ça a tout pour m'intéresser et cependant je n'y ai jamais posé les yeux depuis mon achat.

Le titre du premier texte est « A Chance Meeting », « Une rencontre de fortune » pourrais-je traduire après l'avoir lu. Car la première phrase m'accroche sans avoir pourtant rien d'extraordinaire (« Cela s'est passé à Aix-les-Bains, un des endroits les

plus agréables au monde ») et je ne perds plus un mot. Willa Cather, âgée de cinquante-trois ans en ce mois d'août 1930, était descendue au Grand Hôtel, accompagnée d'un être proche dont la langue anglaise lui permet de ne pas préciser le genre mais que, comme souvent quand demeure cette imprécision, je soupçonne d'être du même sexe, ce que me confirme une biographie. L'amie était Edith Lewis, intime de l'écrivain. Séjourne également à l'hôtel une vieille femme française, âgée d'au moins quatre-vingts ans, qui prend tous ses repas seule et monte dans sa chambre après dîner, à moins qu'elle ne ressorte pour qu'un chauffeur l'emène écouter un opéra.

Un soir qu'il n'y a pas opéra, elle est en train de fumer dans le salon de l'hôtel et adresse la parole à Willa Cather, lui recommandant de parler simplement, elle-même, par manque de pratique, ne maîtrisant plus aussi bien l'anglais qu'auparavant. Elle vit à Antibes mais raffole de la musique qu'on peut entendre à Aix, évoquant Wagner et César Franck. Quelques jours plus tard, l'écrivain et son amie retombent sur cette octogénaire. Alors qu'il est question de la révolution soviétique, Edith Lewis exprime son sentiment que c'est une chance pour les grands écrivains russes, Gogol, Tolstoï, Tourgueniev, de n'avoir pas vécu assez vieux pour la connaître. « Ah oui, dit la vieille dame, surtout Tourgueniev, tout cela aurait été terrible pour lui. Je l'ai bien connu à une époque. »

Willa Cather écrit avoir été stupéfaite puis avoir réfléchi que c'était possible, que cette femme était si âgée qu'elle avait pu connaître Tourgueniev, même si c'était la première personne qu'elle rencontrait à être dans ce cas. La vieille dame sourit et répond qu'elle le voyait souvent jeune fille, que Tourgueniev, parce qu'il était un grand ami de son oncle, corrigeait sa traduction de *Faust*, et Willa Cather note que l'excitation de la femme grandit en lui parlant, que sa voix devient plus chaude et ses yeux plus brillants. La vieille dame continue : « Ma mère est morte à ma naissance, et j'ai été élevée dans la maison de mon oncle. Il était plus qu'un père pour moi. Mon oncle aussi était un homme de lettres, Gustave Flaubert, vous connaissez peut-être... » Willa Cather signale que ces derniers mots sont dits sur un ton étrange, comme si la vieille femme commettait une indiscretion, et que leur sens ne lui vient que lentement, la découverte que cette octogénaire devant elle est la « Caro » des *Lettres à sa nièce Caroline*, livre que, grande admiratrice de Flaubert, elle a naturellement lu. Et elle est émue, frappée comme par une montagne de souvenirs, comme si les grandes heures du XIX^e siècle littéraire français étaient soudain devenues si proches qu'elle pouvait presque s'en saisir.

J'adore chez Willa Cather la bienveillance et la noblesse spontanées avec lesquelles ses personnages pensent et agissent. Elle est le seul auteur

que je connaisse, avec l'Autrichien Adalbert Stifter au XIX^e siècle, dont les héros évoluent toujours au plus haut sans que la vraisemblance en soit jamais atteinte. Dans ma lecture de sa rencontre avec celle qui s'appelle alors Caroline Franklin-Grout, me bouleverse de voir en Willa Cather elle-même les vertus de ses personnages. Flaubert est un de mes écrivains préférés et je me suis aussi passionné pour sa correspondance et sa biographie. Il a toujours manifesté, dans ses actes et dans ses lettres, une affection considérable pour la fille de sa sœur adorée morte en accouchant. Mais, parce qu'elle a d'abord épousé un homme qui a accumulé les mauvaises affaires, menant peu ou prou Flaubert à la ruine, parce que l'écrivain n'a jamais cessé d'avoir mille motifs de se tourmenter pour elle, parce que les Goncourt ont colporté diverses bassesses à son sujet, j'ai toujours considéré Caroline comme un obstacle dans l'existence de Flaubert, une malchance supplémentaire qui lui a gâché une vie que je suis presque prêt à croire aussi plate et tranquille, sinistre et décevante qu'il le prétend.

Au contraire, rencontrant la vieille dame, Willa Cather relit tout dans le sens opposé. Elle voit comme l'éducation de Flaubert qui voulait donner à sa nièce « le goût des choses intellectuelles » a été un succès – cette octogénaire de 1930 qui a lu Proust (même si elle le trouve « trop dur et trop fatigant »), se passionne pour Ravel, Scriabine, Stravinski et

dont le visage rajeunit à l'écoute de l'opéra –, qu'il avait près de lui un être armé pour le comprendre merveilleusement. « Y a-t-il une situation plus heureuse pour un homme de lettres? Combien d'écrivains ont trouvé une oreille intelligente parmi leurs fils ou leurs filles? » Willa Cather cite une lettre de Flaubert à Caroline dont les mots lui semblent toujours convenir à la vieille dame : « Un peu d'orthographe ne te nuirait pas, mon bibi! car tu écris *aplomb* par deux *p* : “Moral et physique sont d'*applomb*”, trois *p* marqueraient encore plus d'énergie! Ça m'a amusé parce que ça te ressemble. » Flaubert, écrit-elle encore, a eu durant la totalité de sa vie en Caroline plus qu'une compagne, une « fille de la maison » à chérir et protéger, et elle, de son côté, a conservé toute son existence durant sa proximité avec son oncle et le mouchoir avec lequel avait été essuyée la sueur du front de l'écrivain quelques instants avant sa mort.

Les livres me protègent. Je peux toujours m'y recroqueviller, bien à l'abri, comme s'ils instaurent un autre univers, entièrement coupé du monde réel. J'ai le sentiment paradoxal que rien ne m'y atteint alors qu'ils me bouleversent d'une façon malade, victime d'une sensibilité excessive à l'écriture, tels ces êtres contraints de se laisser pousser les ongles pour ne pas, par distraction, toucher je ne sais quoi du doigt alors que leurs doigts sont trop fragiles

pour supporter le moindre contact. Je devrais de même lire avec les ongles mais je suis trop heureux d'être sans cesse ébranlé.

J'ai les larmes aux yeux en lisant cette rencontre flaubertienne, une émotion exagérée. C'est comme si je me reconnaissais à la fois en Willa Cather et en Caroline, comme si je m'identifiais à leur rencontre. Mon père étant éditeur de Samuel Beckett, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Marguerite Duras, Robert Pinget, Pierre Bourdieu et Gilles Deleuze, j'ai été familier de plusieurs grands auteurs reconnus. Quand j'habitais encore chez mes parents, il m'a demandé un jour si je tenais mon journal. C'était plus une objurgation qu'une interrogation. Non, par prétention je n'en tenais pas, ainsi que mon père devait le savoir. J'étais décidé à écrire et estimais que ce serait trop facile d'en passer par là, de susciter l'intérêt par un sujet que je n'avais nul mérite à connaître plutôt que par mon talent éclatant. Mon père voulait sûrement m'aider, me faciliter la vie, sans inquiétude en outre sur mon dévouement et assuré que, si j'écrivais un tel livre, je le lui soumettrais comme éditeur et qu'il serait donc en position d'écarter ce qui lui déplairait, mais, sur le moment, j'étais même surpris de sa question tant j'imaginai que pour rien au monde il n'aurait voulu que je dévoile la moindre information. Aujourd'hui encore, je suis plus prêt à l'impudeur qu'à l'indiscrétion. Le temps a passé, mon

père est mort et, depuis des années, je trouve qu'il y aurait une générosité minimale, un devoir à écrire un livre sur ce que je connais d'écrivains admirés pour la joie de certains de leurs lecteurs. Mais le ton m'échappe, je ne sais pas comment l'organiser, quoi dire, quoi ne pas dire.

En vérité, la proximité la plus grande que j'ai eue fut avec Michel Foucault et mon père n'y était pour rien. Je l'ai connu six ans durant, jusqu'à sa mort, intensément, et j'ai vécu une petite année dans son appartement. Je vois aujourd'hui cette période comme celle qui a changé ma vie, l'embranchement par lequel j'ai quitté un destin qui m'amenait dans le précipice. Je suis reconnaissant dans le vague à Michel, je ne sais pas exactement de quoi, d'une vie meilleure. La reconnaissance est un sentiment trop doux à porter : il faut s'en débarrasser et un livre est le seul moyen honorable, le seul compromettant. Quelle que soit la valeur particulière de plusieurs protagonistes de mon histoire, c'est la même chose pour chacun dans toute civilisation : l'amour qu'un père fait peser sur son fils, le fils doit attendre que quelqu'un ait le pouvoir de le lui montrer autrement pour qu'il puisse enfin saisir en quoi il consistait. Il faut du temps pour comprendre ce qu'aimer veut dire.

Willa Cather raconte aussi que Caroline, tout en admettant que l'avenir était à son âge un tan-

tinet incertain, l'invita à venir la voir à Antibes à son prochain voyage et proposa, en tout cas, de lui envoyer un souvenir de leur rencontre, par exemple une lettre de Flaubert. L'Américaine répondit qu'elle n'était pas collectionneuse et que les autographes n'avaient pas de sens pour elle, puis ce fut le temps de l'au revoir avec cette octogénaire qui avait été mariée deux fois et ne parlait pas de ses maris, comme si son oncle avait été l'unique grand personnage de sa vie. En novembre suivant, dans le New Hampshire, lui parvient une lettre de Mme Grout. Elle lui arrive dans un état déplorable, ouverte et presque détruite. C'est qu'elle lui a été adressée aux bons soins d'un obscur libraire d'une petite rue de Paris où Caroline avait dû dénicher un de ses livres et lui avait écrit dans l'idée, suppose Willa Cather, que, comme à son époque, les libraires étaient des éditeurs. Il n'y a plus dedans qu'un mot de Caroline annonçant ci-joint une lettre de 1866 de Flaubert à George Sand, et ce document a disparu. Willa Cather, en prenant son temps afin de trouver les mots pour ne pas blesser sa correspondante, lui répond le mois suivant que le souhait de Caroline de la voir posséder une lettre de son oncle avait plus de sens pour elle que la réelle possession de la lettre. Elle n'entend plus parler de la vieille dame jusqu'à ce que, en février suivant, des amis au sexe indéterminé lui envoient de Paris la notice nécrologique de Mme Franklin-

Grout qui, dit l'article, « jusqu'à l'extrême vieillesse, avait conservé l'intelligence et la bonté souriante d'une spirituelle femme du monde ».

Moi non plus, je ne suis pas attaché aux autographes, même si un me manque aujourd'hui sans que la volonté de Michel que je le possède m'en guérisse. Aucun fétichisme ne me liait à lui. J'aimais qu'on parle, mais pas forcément de ses livres. J'étais formaté pour ne pas ennuyer les auteurs avec leurs textes, ne pas empiéter sur les prérogatives de mon père : à coup sûr, ce qui était un bonheur sans mélange avec lui leur serait une corvée avec moi. Et, de fait, je n'avais aucune question particulière à leur poser, si je leur avais parlé ç'aurait juste été pour leur dire mon enthousiasme à la lecture, tâche souvent délicate et à laquelle je renonçais donc le plus souvent dans un mélange de soumission, paresse, lâcheté et bonne éducation. Je n'ai eu aucune ambition de résoudre les grands problèmes du monde en parlant avec Michel ni de me constituer des souvenirs, je lui ai parlé de moi et il s'est attaqué à la question comme si c'était un des grands problèmes du monde. La vie, parfois, mérite réflexion.

Mon père avait l'esprit de compétition et cette combativité comparative s'exerçait jusque sur les relations humaines. Dans la merveilleuse histoire de ses liens avec sa maison d'édition, il me racontait toujours avoir bataillé seul ou presque contre tous

ou presque. Après sa mort, par diverses sources, j'ai compris que mon grand-père lui avait en fait été d'une grande aide et que, surtout, c'est lui qui avait eu l'idée que Jérôme devienne éditeur. Et ça m'a semblé un métier si rare quand il n'est pas héréditaire, ça m'a paru une idée si inventive, reposant sur une si bonne connaissance de mon père, que j'ai été ému de ce que ça représentait comme amour de la part de mon grand-père. Croyant aux récits de mon père, dont je pense tristement aujourd'hui qu'ils servaient aussi à modérer mon lien avec mon grand-père comme s'il y avait le moindre risque qu'il outrepassé celui avec mon père, j'avais toujours eu une réserve à l'égard de mon grand-père, lui en voulant de ne pas avoir mieux soutenu mon père lorsqu'il en avait eu besoin. Et voici que si, il l'avait fait, et maintenant il était mort depuis plus de dix ans et je ne pouvais plus moduler mon affection.

« Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de si intelligent ni de si généreux : ça ne peut pas être un hasard » : depuis des années, parfois, je rêve éveillé d'une histoire romanesque dont cette phrase serait le tournant. J'imagine un adolescent ou un jeune homme perdu dans son aigreur, à la Ddass ou en prison, qui rencontrerait un homme venu parler au groupe auquel il appartient, délinquants ou enfants abandonnés, et qui lui ferait un tel effet que le garçon en sortirait avec cette découverte exprimée en quelques mots et qui lui change la vie, l'écartant

du ressentiment, lui construisant une nouvelle existence, plus sereine, tel un remake moins dramatique de l'aventure de Mgr Myriel et Jean Valjean. Fantasmatiquement, je m'imagine être l'instrument de cette bonté active jusqu'à ce que, des décennies après les faits, je me rende compte que j'en suis le récipiendaire, que c'est ce que Michel a été pour moi.

Mon père aimait et respectait Samuel Beckett, compagnon de sa vie d'adulte, comme il n'a aimé et respecté personne. Le jour où il m'a annoncé que Sam était mort, nouvelle qu'il fallait garder secrète jusqu'à l'enterrement, comme il me raccompagnait à la porte après que j'étais venu déjeuner, je lui ai présenté mes condoléances aussi simplement que j'ai pu et, avec son sourire triste, il m'a répondu, évoquant Michel, que je savais ce qu'on ressentait en une telle circonstance. Sachant comme il mettait haut Sam et leur relation qui, peut-être bien, était ce qu'il a eu de meilleur, j'ai été touché de cette générosité. Pour ne pas être en reste, j'ai répondu que moi ça n'avait duré que six ans (lui, c'était une quarantaine), peu convaincu pourtant qu'avoir profité d'une telle chance durant toute son existence soit pire que l'avoir vue prématurément interrompue. Il a re-souri silencieusement.

[...]